

Un père après l'autre emporté par le vent

L'ŒUVRE DE VICTOR SCHIFERLI

7

Victor Schiferli (° 1967) est l'auteur à ce jour de quatre recueils de poèmes et d'un roman. Son premier recueil, *Aan een open raam* (À une fenêtre ouverte, 2000), a reçu un accueil positif, les critiques y voyant un ouvrage mature, virtuose, intelligent et distancié. Ce dernier aspect surtout a retenu l'attention dans les deux recueils suivants, *Verdwenen obers* (Des serveurs disparaissent, 2005) et *Toespraak in een struik* (Allocution dans un buisson, 2008), dont l'humour distancié, mais aussi un certain désenchantement et une mélancolie retenue ont été appréciés.

Avec son roman *Dromen van Schalkwijk* (Rêves de Schalkwijk, 2012), Schiferli a donné à son œuvre encore modeste une cohérence d'ensemble que son dernier recueil, *De man van vroeger* (L'Homme du passé, 2015), est venu confirmer et prolonger, comme je vais tenter de le montrer.

Bruissements dans les buissons

De prime abord, la poésie de Schiferli semble facile d'accès. Phrases courtes. Strophes régulières, avec une préférence croissante pour le tercet, comme on le voit dans *De man van vroeger*, dont tous les poèmes sont composés de cinq tercets. Absence de pirouettes formelles. Un style mesuré, des rythmes, des rimes et une syntaxe qui n'attirent pas l'attention. Le tout en adéquation avec le contenu, où perce un certain désenchantement.

Savoir que tout a une raison ne l'emporte pas sur
la conscience de l'inutilité de tout.

C'est dit sans fioritures. Plutôt qu'une mélancolie retenue, on y sent une certaine noirceur. Et en effet, le recueil dont proviennent ces deux vers, le premier de l'auteur, est empreint d'une tonalité assez sombre. Le «je» est empêtré dans ses propres pensées, et l'amour non plus ne va pas fort. Dans *Verdwenen obers*, son deuxième recueil, le ton se fait plus léger et on y respire un peu plus. Mais le désenchantement n'est jamais loin: «Ce quinze janvier, quel drôle de journée. Moi-même / je n'en ai pas le moindre souvenir.» Cette constatation est immédiatement suivie de quatre observations très précises



Victor Schiferli

photo K. Breukel / Singel Uitgeverijen.

concernant une voisine, un chat tapi dans les buissons, une bouteille vide de yaourt à boire et les bruits qui proviennent d'un terrain de gare, après quoi le poète conclut: «J'ai beau tout retourner / dans tous les sens, j'ai tout oublié.»

Des observations très détaillées de choses qui n'importent pas vraiment: une bouteille vide, du bruit dans les buissons. C'est l'un des aspects les plus frappants de la poésie de Schiferli: des faits sans importance, notés avec précision et sans ornement. Son premier recueil se termine sur l'image d'un journal qui a été jeté dès l'aube, «abandonné là sans volonté / soulevé par la balayeuse municipale / puis se poissant sur l'asphalte mouillé / où règne la grisaille comme il se doit.» Le poème qui ouvre son deuxième recueil nous présente un «sac entraîné par le vent / le long de la balustrade / d'un immeuble d'habitation.» Dans d'autres poèmes du recueil, le vent souffle également. Un billet de loterie gagnant s'envole par une fenêtre ouverte, une adresse est «dispersée» par le vent. Et plus loin, on lit: «nous sommes: emportés par le vent.» Les choses s'envolent, se dispersent, comme ce groupe d'amis après une soirée cinéma: «Alors que mes amis agitent la main / et que je finis par entendre mon nom / qu'ils

n'ont d'ailleurs pas prononcé / où en étais-je donc / je prends un taxi et disparaiss dans la nuit / désolé pour la rime.»

En dehors

La dispersion des choses et des gens, une prédilection pour la marge font du poète quelqu'un qui se tient en dehors. Ou serait-ce l'inverse? Dans le recueil *Verdwenen obers*, où Schiferli laisse plus de place à des éléments autobiographiques, nous le voyons dès l'enfance se réfugier dans la marge: «Je (...) courais sans faire de bruit d'un coin à l'autre / de la cour de récréation, à la recherche d'un endroit / dont je savais pourtant qu'il n'existait pas.» Dans son troisième recueil, *Toespraak in een struik*, la marginalité semble mener à la dépression. Dans le poème intitulé «L'Âme de la dépression», le poète constate:

Tu ouvres l'œil à tout mais cela compte
si peu. Qui te voit?

Dès le poème d'ouverture, il résume son sentiment d'inadaptation: «Une orgie dans une cabine téléphonique. / Un interrogatoire dans une boîte d'allumettes. / Une allocution dans un buisson. / Un feu d'artifice derrière l'armoire.» Mais rien n'y fait: «Pas de réactions notables, / un toussotement çà et là. Tout / reste sans conséquences.» Le poète semble de moins en moins faire partie du monde qui l'entoure:

Victor Schiferli se tient en souriant
près de la barrière. Il ne me voit pas, je
ne suis pas lui. On dirait pourtant que c'est moi.

Cette crise d'identité était déjà annoncée dans le poème qui donne son titre au recueil *Verdwenen obers*. Attablé dans un café ou un restaurant, le poète ne parvient pas à attirer l'attention des serveurs, ce qui l'amène à se replier encore plus sur lui-même.

Récit

Paru en 2012, l'unique roman de Schiferli replace de nombreux éléments de son œuvre dans un cadre plus cohérent. Ce n'est pas tant que le roman donne la clé des poèmes, mais en montrant les liens qui existent entre les images et les moments évoqués dans les poèmes, il permet au lecteur de leur donner un contexte. Mais c'est dans la poésie de Schiferli qu'il faut chercher le noyau insaisissable de son récit.

Dromen van Schalkwijk relate la vie d'un adolescent à Haarlem au début des années 1980. Le roman évoque ses goûts musicaux, son amour sans espoir, son inertie. Avec des détails qui sonnent juste, notamment en ce qui concerne la musique qu'il écoutait à l'époque et les émissions qui passaient à la télévision, Schiferli fait remonter le temps au lecteur. Son don d'observation lui permet de décrire avec une grande précision les personnages de son roman et les situations où ils se trouvent, en particulier l'inertie du personnage principal, Felix Swammerdam, dépeint en amoureux transi. Mais le principal sujet du roman est la situation familiale de Felix, à la suite du divorce de ses pa-

rents. De tempérament brouillon, sa mère s'est remariée avec un homme égoïste et déplaisant qui ne cesse de s'apitoyer sur son propre sort. Quant à son père, il mène à Amsterdam une vie haute en couleur mais plutôt fugace, à laquelle Felix ne comprend pas grand-chose. Face à cette situation, l'adolescent semble perdre ses repères.

Dans le roman sont évoqués plusieurs fois des images ou des incidents déjà rencontrés dans les poèmes de Schiferli, comme cette histoire de petits soldats perdus dans l'eau un jour de vacances: «Je jouais avec des soldats en plastique. Un après-midi, comme j'étais en train de jouer, ils ont été emportés par le courant, je ne pouvais plus les rattraper, ils dérivèrent toujours plus loin sur l'eau.» Felix va aussitôt chercher de l'aide, mais quand il revient sur place, les petits soldats ont disparu. Le lecteur apprendra par la suite que cet épisode a eu lieu alors que Felix passait pour la dernière fois ses vacances avec ses deux parents. Dans le premier recueil de l'auteur, la perte de ces figurines était déjà évoquée dans l'une des «Drie jeugdfoto's» (Trois photos d'enfance):

Sommes-nous égarés (...) comme le policier

qui coule vers le fond sablonneux
du lac de nos vacances ce jour d'été
où j'ai vu pour la première fois que tout

pouvait se disperser, même si je ne le savais pas encore.

L'image est plus prégnante dans le poème, mais le roman lui donne un cadre narratif plus explicite. Le rêve récurrent de Felix, dans lequel des serveurs feignent de ne pas remarquer sa présence pour ne pas avoir à le servir, est encore plus parlant. Ce rêve renvoie au deuxième recueil, non seulement au poème titre, «Verdwenen ouders», mais aussi au cycle final, «Vergeten vaders» (Des pères oubliés), qui reçoit du roman un éclairage plus précis.

Pères disparus

En quatorze poèmes, le cycle «Vergeten vaders» évoque une succession de pères et de fils, de divorces et de prises de distance. Dans le prologue, le poète se rappelle que son père aimait lui raconter des histoires à dormir debout. Mais, précise-t-il, «sur ton propre père pas un mot». La plupart des poèmes du cycle traitent justement de ce grand-père occulté. Cet homme s'était également séparé de sa femme et était parti à la recherche de son propre père, qui avait disparu sans laisser de traces. Ce grand-père a sans doute repris ensuite son ancien métier de serveur. C'est de cet homme-là que le poète s'efforce d'avoir une image plus nette, afin de pouvoir un jour replacer dans un tout cohérent l'histoire de son père et sa propre histoire.

Ici aussi, on retrouve incidemment le bruissement du vent. En tant que serveur, le grand-père franchit «la porte des cuisines se dérobant à la vue, / le vent qui soudain balaie / l'herbe aplatie, emporte / un ballon vers le bleu du ciel.» Comme si la marge était justement ce qui conserve et porte témoignage.

Le fait que ce grand-père a eu une attitude assez trouble pendant la Seconde Guerre mondiale ne simplifie pas les choses. Arrêté à la fin de la guerre, on ne l'a plus jamais revu. Dans l'avant-dernier poème du cycle, le poète se revoit enfant, assis en voiture à côté de son père, une situation que l'on retrouve également dans son roman: «sur la banquette arrière, des sacs-poubelles, des affaires / vite rassemblées, en oubliant la moitié.» Dans le dernier poème, l'auteur s'adresse à son propre fils, avec lui en voiture: «Tu poses des questions qui ne savent quoi répondre. Tu ne sais rien du serveur, de ce soir d'autrefois.», pour conclure:

Dans chaque père se cache un fils,
un fils qui regarde en arrière sans savoir
et qui sait que tout continuera pour lui
seul avec des histoires de pères

oubliés.

Ce cycle émouvant le devient plus encore à la lumière de l'ensemble de l'œuvre. Il forme le noyau central de l'œuvre de Schiferli, même si de nombreuses questions restent en suspens, ou justement pour cette raison. Ces vers extraits de *Toespraak in een struik* deviennent à présent plus compréhensibles: «Cela fait partie d'une / succession. Cela fait / partie d'une succession.» Avant son roman, Schiferli avait déjà touché du doigt la problématique de la transmission entre générations. En se faisant romancier pour évoquer une période essentielle de sa vie, le poète rend ce processus plus visible et tangible. Un père après l'autre a été emporté par le vent. Aucun de ces pères n'a pu arrêter ce processus. Avec ses livres, Schiferli tente d'y mettre un point final.

Règlement de comptes

Même si les pères ont disparu ou sont oubliés, on n'en est pas débarrassé pour autant. Leur legs, même si ce n'est qu'une vague histoire ou un vide, continue de peser sur la vie. Selon toute apparence, Schiferli a voulu, dans son dernier recueil, *De man van vroeger*, publié après son roman, solder ses comptes avec ce qu'il lui restait encore de père ou de pères. Dans chacun des poèmes qui composent le recueil, un homme apparaît, une sorte de figure paternelle, mais pas seulement. Cette figure, qui prend diverses formes dans le recueil, paraît bien plus proche du poète qu'un quelconque père.

Cet «homme du passé» fait sentir nettement sa présence, et ce dès le titre de la plupart des poèmes: «L'homme du passé t'emmène», «L'homme du passé s'immisce dans la conversation», «L'homme du passé est un survivant.» Il est omniprésent. Il comprend tout puisqu'il a déjà tout vécu autrefois. Aigri, il ne peut s'empêcher de donner son avis sur toute chose. En somme, il est assez casse-pieds.

Grâce à la justesse et à la précision de son regard, Schiferli nous fait un portrait très convaincant de cet homme imbu de lui-même. L'homme du passé en sait toujours plus qu'un autre, sait toujours mieux comment s'y prendre. Sauf en ce qui concerne son passé, qu'il passe sous silence, s'obstine à refouler. Toute question à ce sujet provoque un rire méprisant: «Il en rit comme d'une suggestion idiote: / même si l'on pourrait pen-

ser le contraire / l'homme du passé n'a rien du passé (...) Le passé est une page tournée / qu'il faut savoir expertement / éviter.» Il n'en reste pas moins que tout était mieux autrefois: «L'homme du passé sait ce qu'est le plaisir. / Car autrefois, on savait faire la fête. Une femme à chaque bras.»

Dans une interview, Schiferli a déclaré que l'homme du passé ressemblait beaucoup à son beau-père, mais qu'il symbolisait également la génération de son propre père. Si le règlement de comptes se veut impitoyable, la tonalité paisible et l'obstination du poète aussi bien que de l'homme du passé font naître l'émotion. Avec sa forfanterie qui tourne à vide, l'homme du passé a parfois quelque chose de touchant, voire de tragique.

Cet homme est une part indissociable de la vie du poète. Sa voix résonne dans sa tête. Il donne sans arrêt son avis sur la littérature, la poésie. Plutôt que de régler ses comptes, le poète semble faire le ménage dans son propre surmoi. En outre, dans sa tentative de creuser le passé, le poète finit par avoir besoin de l'homme du passé: «Tu as tenté de retrouver / l'homme du passé. Tu lui as écrit / aux adresses où il devait habiter. / Tu as eu des entretiens dans une voiture / mal garée. Tu as attendu / des réponses qui ne sont pas venues.» Ici, l'homme du passé ressemble davantage au père de l'auteur. Quoi qu'il en soit (voyez l'ambiguïté du premier vers), ils ne se lâchent pas:

L'homme du passé ne t'a pas lâché.
Tu avais beau lui secouer la veste
à en faire tomber toutes ses clefs.

L'homme du passé n'apparaît pas dans le dernier poème du recueil. Le poète lui a-t-il définitivement réglé son compte? Le dernier vers évoque le poète et son ombre: «L'ombre tombe quand tu te lèves.» Quand on se lève, l'ombre qui nous suit diminue peut-être, mais elle nous accompagnera toujours.

Koen Vergeer

Critique littéraire.

koenvergeer@casema.nl

Traduit du néerlandais par Hans Hoebeke.

www.victorschiferli.nl